L'antiquité n'offre rien de semblable Oreste et Pylade, c'est une fable, mais Napoléon et Bertrand, c'est une réalité Si, du moins, l'on m'avait donné cette partie de l'île pour ma prison, j'y pourrais respirer, agir ; car je ne me sens pas de faiblesse, c'est la force, c'est la vie qui me tuent. Je ne devais pas mourir sur le trône ; l'adversité manquait à ma carrière, ils me tueront ici, qu'importe ! . . . ma mémoire restera et la France, libre un jour, pourra me pleurer Si Ste. Hélène était la France, j'aimerais cet affreux rocher Mais non, la France est morte pour moi, je la troublerais je ne lui demande qu'un souvenir Un seul souvenir . . . Ah ! (*Il s'assied et prend un des livres qu'il ouvre*) Corneille ! . . . quel homme, c'est le plus beau génie du théâtre. S'il eut vécu de mon tems, je l'aurais fait prince ! . . . (*Prenant l'autre volume*) Racine ! il me rappelle Talma qu'il était beau ! . . si je n'avais craint de sots préjugés, je l'aurais décoré, (*ouvrant le livre*) Andromaque ! c'est la pièce des pères malheureux (*il lit*.)

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

(*Il laisse tomber le livre et se lève :*) Et moi, jamais, je ne le presserai dans mes bras ! peut-être lui a-t-on caché que je suis son père, je ne sais ce que j'éprouve, mais mon cœur se brise. (*Il retombe sur le banc.*)